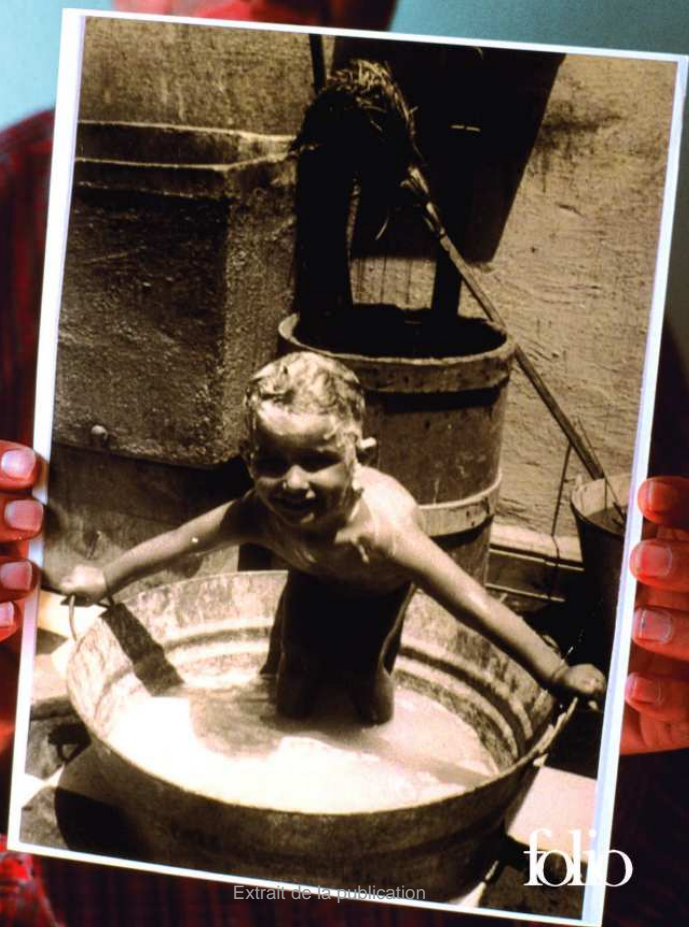


# Éric Fottorino Korsakov



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Éric Fottorino

# Korsakov

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2004.*

Extrait de la publication

Licencié en droit et diplômé en sciences politiques, Éric Fottorino est journaliste et collabore régulièrement au journal *Le Monde*. Il a publié son premier roman *Rochelle* en 1991. *Un territoire fragile* (Stock) a reçu le prix Europe 1 et le prix des Bibliothécaires. Il est également l'auteur de *Caresse de rouge*, paru aux Éditions Gallimard, couronné par le prix François-Mauriac 2004. *Korsakov*, son septième roman, a été récompensé par le prix Roman France Télévision 2004 et par le prix des Libraires 2005.



*Pour ma mère.*

*À la mémoire de Marcel Fottorino,  
mon grand-père,  
décédé le 16 janvier 2004.*





Le syndrome de Korsakov est constitué par une amnésie de fixation des souvenirs, compensée par un mélange de fabulations et de faux souvenirs. Le malade souffre d'un état de confusion. Il présente un déficit de l'attention, une désorientation dans l'espace et dans le temps. Les troubles peuvent prendre des formes graves, à évolution rapide et mortelle.

*Données encyclopédiques*



PREMIÈRE ÉPOQUE

*Une famille française*



*Écrire, c'est à peu près comme se trouver  
dans une maison vide et guetter l'appari-  
tion des fantômes.*

JOHN LE CARRÉ



## CHAPITRE PREMIER

Un matin froid de novembre à Bordeaux, une femme, vieille déjà, marche. Au sortir des Chartrons, elle a traversé les Quinconces pour rattraper les allées de Tourny. Après, elle a passé la Comédie et a coupé au plus court en évitant les camions de livraison qui encombrent la rue Sainte-Catherine. D'un pas rapide et vacillant, elle marche. C'est la fin de l'année 1969.

Souvent elle tient compagnie aux malades signalés par les sœurs de l'Assomption, dans les appartements sans lumière du quartier des Grands-Hommes ou chez les cancéreux de Terre-Nègre. Elle pourrait se diriger les yeux fermés. D'ailleurs ils sont à peine ouverts et bien malin qui pourrait dire leur couleur, si seulement ils en ont une.

Indifférente à Notre-Dame, où tant de fois elle a déchiré ses bas contre les prie-Dieu, elle a laissé sur sa droite le cours de l'Intendance et la volée de petites rues qui entourent la porte Dijaux : la rue Vital-Carles, la rue du Temple, la rue de

Grassi. Il fait encore nuit, ce matin froid de novembre, à Bordeaux. Elle se dépêche. Elle a rendez-vous gare Saint-Jean et c'est loin.

Dans sa lettre, elle s'était proposé de l'attendre à la sortie de la maison d'arrêt. Gilbert n'a pas voulu. Il a préféré la gare, comme un voyageur ordinaire, sauf les bagages qu'il n'a pas. Maintenant, elle longe le marché des Capucins où l'un de ses fils vend des fleurs coupées. À cette heure-ci, le banc est installé. Louis a l'obsession du détail. Il veut que son stand soit le plus beau de toute la halle aux fleurs, avec la marchandise qu'il va chercher lui-même en fourgon à Ollioules, sur la Côte d'Azur. Il rapporte des espèces rares, les assemble à son goût qui n'est guère en vogue chez les habitués des Capucins. Quelquefois, la vieille entend des moqueries sur « le pédé avec ses bouquets mauves ». « Le pédé », c'est Louis, son fils.

Ce matin elle n'a pas le temps de s'arrêter. Le buste en avant, une main qui serre le col de son pardessus auquel manque un bouton, elle marche. Ici, on aimerait savoir qui est cette femme usée, quelles furent ses défaites et ses chutes pour se retrouver trotte-menu dans Bordeaux glacé, se hâtant frêle au vent, le visage fermé, dents serrées, à la rencontre d'un jeune homme de vingt ans tout juste libéré de prison et qu'elle n'a jamais vu.

Tout a commencé avec le petit mot de la mère supérieure punaisé sur le panneau de liège, à la porterie de l'Assomption où elle ne travaille que



le soir : « Cherchons correspondants avec détenus de la centrale de Gradignan. » Ce jour-là, elle a recopié l'adresse sur un coin de papier pelure — le reste de la feuille lui a servi pour la liste des commissions confiée au petit. Aussitôt elle s'est mise à écrire sur une imitation de vélin d'Angoulême. La semaine suivante, elle a reçu une réponse. Son correspondant s'appelait Gilbert. Il s'était enfui de chez lui après une bagarre avec son père, puis il avait signé chez les parachutistes. Il s'était enfui à nouveau après une autre bagarre. La police l'avait retrouvé étendu avec ses habits de soldat sur une plage du Bassin. Déserteur, il avait écopé d'un an ferme. Il lui restait trois mois à purger. Dehors il n'avait personne. Désormais, elle serait là.

Parfois elle regarde sa montre, une breloque à cadran de cuivre qui retarde tant et plus. Ce n'est guère qu'elle y tienne, mais elle n'en a pas d'autre et les réparations sont hors de prix. Sur ces anciens modèles, le moindre pépin dans le mécanisme oblige à tout changer. Heureusement elle vient d'apercevoir la face blanchie de la grosse horloge, gare Saint-Jean. Il sera bientôt sept heures. Elle est en avance. Le froid mord le bout de ses pieds, et ses mains qu'elle a glissées dans la doublure de son pardessus. Au fond de ses poches sautillent des pièces de monnaie qui paieront le café et le croissant pour Gilbert. Ils prendront le 7-8 qui les déposera devant les Quinconces. Ensuite ils couperont par les venelles pavées pour se rendre rue Cornac. C'est là

qu'elle habite, près des Chartrons. Deux fenêtres sur cour avec un petit garçon que sa fille a eu avec un étranger, le petit de la liste des commissions.

Ici, on aimerait savoir pourquoi cet enfant est seul rue Cornac, deux fenêtres sans rideaux, pendant que sa mamie, moins vieille qu'il n'y paraît, passe ses nuits à la porterie de l'Assomption dans un réduit qui sent la compote et le moka, où chaque visiteur est un envoyé de Dieu, excepté le père du petit qui, de toute façon, ne viendra plus. Mais poursuivons, Gilbert attend.

Gilbert est de taille moyenne, les cheveux tirant sur le blond, étriqué dans son blouson de Skaï trop court qui lui découvre les reins et empeste le tabac. Son visage est imberbe. Son sourire est celui d'un enfant qui n'aurait pas toutes ses dents. Une vague tristesse habille son regard, mais c'est peut-être le sommeil car il s'est levé tôt et ne pourrait dire s'il est triste. Elle l'a reconnu grâce aux descriptions qu'il a données de lui dans ses lettres. Il aurait pu envoyer une photo d'identité, mais les deux qu'il possède ont été tirées en prison et, en les voyant, il s'est trouvé l'air d'un malfrat.

Elle l'a reconnu aussi parce qu'il était seul sous l'horloge de la gare Saint-Jean, à guetter, les mains derrière le dos, ce qu'il n'ose appeler la liberté. Elle l'a entraîné au bar Terminus. Cette fois, c'est lui qui la dévisage. Il ne sait rien d'elle, sauf qu'elle pourrait être sa mère. Il connaît son prénom, Simone, et son drôle de nom, Ardanuit.

Simone Ardanuit. Il n'a jamais rencontré de Simone. Il se dit qu'elle ressemble à une religieuse avec sa mine austère et son regard pointu qu'aiguisent les verres de ses lunettes, son air de porter sa croix. Si elle sourit, une autre femme apparaît, presque trop gaie, secouée d'un petit rire qui chevrote.

Il a bu un Viandox brûlant, a refusé le croissant. Tout de suite il l'a tutoyée. Elle l'a imité. Dans l'autobus, ils se sont assis l'un près de l'autre. Le jour se levait. Il a observé la ville sans un mot. Aux Quinconces, il a voulu voir la Garonne. Ils ont descendu le cours de l'Intendance, le Chapeau-Rouge. Il a détourné son regard en surprenant son reflet dans la vitrine d'un joaillier. La Garonne était là, brune comme un café au lait répandu entre les piles du Pont de pierre. Il a scruté les grilles des Chartrons, les hangars et les grumes. Les gros bateaux du port et leur grosse envie de partir. Puis il a dit : « Allons-y. »

Ils marchent encore dans les ruelles aux murs de suie. Gilbert respire à pleins poumons. Il voudrait avoir deux bouches pour sentir l'air entrer davantage en lui, le même air qu'à Gradignan mais sans les barreaux. Elle lui parle du jour où elle l'a contacté, de ses lettres qu'elle s'est mise à attendre, de leur brièveté — ce n'est pas un reproche —, de ses enfants aujourd'hui tirés d'affaire, qui ont de belles situations — elle se confessa plus tard pour ses mensonges, pense-

t-elle —, du petit garçon rue Cornac, un juif à moitié, mais elle répète que « ça se tassera ».

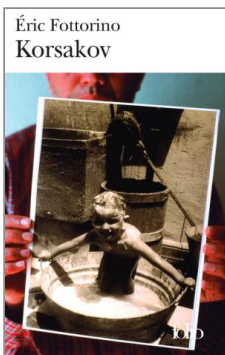
Il n'a pas écouté.

★

Avec le petit, ils n'ont pas toujours habité là. Parfois il est avec sa mère. Parfois non, et il s'installe rue Cornac. Elle s'y perd, certains jours. Elle murmure « ça dépend ». Elle ignore de quoi ou de qui. Avant, ils vivaient tous ensemble rue Félix-Faure, à Caudéran, un quartier très comme il faut, mais elle ne va pas l'ennuyer avec ses histoires. Elle croit qu'un homme a besoin de silence quand il sort de prison. Elle ne sait plus grand-chose des hommes. De la prison, elle ne connaît que les échos du journal, quand elle le lit, presque jamais.

Gilbert lui a fait signe de continuer. Elle raconte qu'elle a quitté Caudéran avec sa petite famille sous le bras, parce que cela suffisait. Qu'est-ce qui suffisait ? Inutile de l'interrompre, elle y viendra bien toute seule. En plus de Louis qui travaille aux fleurs sous les Capucins — elle dit « les Capus » —, il y a Jérôme, le cadet. Celui-là, elle l'aurait voulu prêtre. Mais il a préféré les femmes — en tout cas une femme, la Gisèle — et en ce moment, il doit essayer de vendre des aspirateurs en frappant aux portes des HLM, un métier de courant d'air. S'il l'avait écoutée, la voie était tracée, les pères jésuites de Tivoli





# Korsakov

## Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre  
*Korsakov* d'Éric Fottorino  
a été réalisée le 30 juin 2011  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070325801).  
Code Sodis : N50155 - ISBN : 9782072451706.  
Numéro d'édition : 140172.